

In a fourth and fifth chapter F. H. West discusses the origin and relationships of the Eastern Branch of the Beringian tradition to New World Cultures. Here most of West's suggestions must await substantiation from further archaeological work. The author argues that simple migration was not the principle use to which the "land bridge" was to be put. Rather, small hunting groups undergoing rapid population growth in western, then central Beringia, moved and expanded in Eastern Beringia. Denali-Dyuktai people did not people Beringia accidentally, simply surviving the rigours of the North. They were not awaiting the first opportunity to rejoin their more temperate-minded relations east, or await an amelioration of conditions to pursue their route west and south. The Denali-Dyuktai people flourished in what to Arctic-adapted hunters, appeared to be an earthly paradise. Beringians occupied the Tangle Lake area over 2,000 years, undoubtedly part of a system in which predictable relationships obtained between them, animals and the physical elements of the environment. The equilibrium of this system was destroyed with the gradual submergence of central Beringia and the dissolution of the Beringian plains. The result was the first major emigration of men into eastern Beringia. In the light of the archaeological record "it appears completely plausible to term the peopling of the New World an accident, the result of a catastrophic event that destroyed a system which in the absence of such an impetus, surely had every reason to remain stable" (F. H. West, 1981: 209). It is West's merit to offer a thorough synthesis of all recent findings leading to the reconstruction of the rise and demise of this system.

The Archaeology of Beringia in an invaluable source book heavily illustrated, presenting all available data and sources. This book will stand as a major landmark in the prehistory of the juncture of the Old and New World. Written by a professional archaeologist for a professional audience, F. H. West's work will be of interest to all Americanists and students of the evolution of native American cultures.

Jean-Guy GOULET Ph.D.
Canadian Research Centre
for Anthropology

Rémi SAVARD. *Le sol américain: propriété privée ou terre-mère... L'en deça et l'au-delà des conflits territoriaux entre autochtones et blancs au Canada*. Montréal: Éditions de l'Hexagone. 1981: 53 p.

La question des droits aborigènes, les discussions qui entourent les politiques gouvernementales à l'endroit des premiers habitants du pays, la crise qui secoue en profondeur les institutions occidentales, tous ces thèmes sont abordés ici de façon succincte mais renseignée par Rémi Savard. Il publie ici la communication qu'il faisait à la Canadian Cultural Identity Conference, tenue le 4 juin 1980, au collège John Abbot (Montréal), sous les auspices de l'Association of Canada Community Colleges.

En un premier temps l'auteur examine les propos tenus sur la terre par les Européens et les autochtones d'Amérique. L'Européen tient sur la terre des propos d'appropriation, de propriété privée. Depuis des millénaires les autochtones d'Amérique tiennent sur la terre des propos d'affection filiale, de terre-mère. Ces propos la tradition autochtone les associe à la notion de grand-cercle de la vie fondement du respect de la moindre différence entre tous les êtres. Ces divers propos tiennent de deux manières globales d'entrevoir et de pratiquer le voisinage entre gens, avec les peuples

voisins, et enfin, avec les diverses formes de vie. Dans leurs rapports avec les autochtones d'Amérique les Européens imposèrent leur manière globale de voir et reléguèrent les propos des autochtones au compte de l'infantilisme caractéristique des peuples non-évolués. Du même coup l'Occident chercha à imposer aux autochtones «l'égalité» nécessaire à la libre circulation des biens, des capitaux et des individus.

En un deuxième temps, Rémi Savard affirme que les conceptions de la terre comme propriété privée ou terre-mère constituent l'en-deça des pratiques auxquelles ont donné et donnent toujours lieu la rencontre entre Européens et autochtones d'Amérique. L'auteur retrace les grandes étapes des opérations qui conduisirent aux nombreux «surrenders» et traités par lesquels les autochtones propriétaires se défaisaient de leurs droits sur leurs terres en faveur des blancs. Souvent, les autochtones voyaient la signature de ces traités comme des cérémonies d'alliance entre gens s'engageant mutuellement à respecter leur différence et leur spécificité. Les autochtones agrandissaient le grand-cercle des fils de la terre-mère; les Européens excluaient les anciens propriétaires de la terre et de ses fruits. L'auteur montre (citations à l'appui) comment la Convention de la Baie James et du Nord québécois reprenait en substance la pratique ancienne de la normalisation de territoires, pratique qui vise toujours l'anéantissement de toute collectivité autochtone comme telle afin de transférer le sol aux intérêts d'une société occidentale capitaliste et centralisatrice.

En un dernier temps, Rémi Savard reprend la question de l'illustre Livre Blanc déposé en 1969 par Jean Chrétien, alors Ministre responsable des Affaires Indiennes. Ce Livre Blanc représente une des dernières tentatives globales cherchant à imposer à tous «l'égalité» devant l'État. Les dénonciations des organisations autochtones au Canada, les jugements de cour, notamment ceux du juge Morrow et Malouf respectivement des cours supérieures du Territoire du Nord-Ouest et du Québec, obligèrent le Gouvernement à devoir honorer les droits aboriginaux et à reprendre les négociations avec les autochtones en ce qui a trait à leurs droits ancestraux.

Rémi Savard dégage alors ce qu'il voit comme la question de fond posée par les peuples autochtones, soit celle du droit à l'auto-détermination et à l'auto-gestion. L'imaginaire socio-culturel de la terre-mère et du grand cercle d'une part et de la propriété privée et de l'échelle d'autre part, constituent toujours l'en-deça des conflits territoriaux entre autochtones et blancs au Canada. Au-delà des simples négociations visant le transfert de titres de propriété le Canada est placé devant un choix fondamental, ou bien accentuer l'évolution sociale centralisatrice, ou bien recréer une diversité de démocraties locales. La crise qui touche la société occidentale et ses images fondatrices ouvre possiblement à une écoute véritable des propos séculaires que les peuples autochtones tiennent sur la terre et sur la manière d'y vivre entre nous.

Ce volume de 53 pages ne contient que 32 pages de texte. Trop succinct pour apporter une contribution originale aux questions qu'il aborde, cet ouvrage a la qualité de rassembler nombre de textes autochtones et blancs dans une perspective historique et critique. Ce livre intéressera un large public désireux de mieux comprendre comment notre société et notre histoire sont toujours liées au destin des peuples autochtones d'Amérique.

Jean-Guy GOULET
*Centre canadien de recherches
en anthropologie.*